

Arthur Larrue

La diagonale Alekhine



folio

COLLECTION FOLIO

Arthur Larrue

La diagonale
Alekhine

Gallimard

Arthur Larrue est l'auteur des romans *Partir en guerre* (Éditions Allia, 2013) et *Orlov la nuit* (Éditions Gallimard, 2019). Dans *La diagonale Alekhine*, il redonne vie à l'un des plus grands joueurs d'échecs de l'histoire.

Pour John T.

OUVERTURE

1

À cette époque, le champion du monde d'échecs s'appelait Alexandre Alexandrovitch Alekhine et il avait la coquetterie de ne pas vouloir porter de lunettes en dehors du jeu. Or, il voyait très mal. Le monde était mouvant autour de lui, et il titubait. On aurait juré qu'il était ivre ou qu'il s'efforçait de marcher droit sur le pont d'un paquebot balancé par les flots tumultueux de l'Atlantique... Justement, nous étions le 17 janvier 1940, Alekhine était au milieu de l'Atlantique à bord d'un paquebot nommé *Miracle*.

Comme chaque matin, en guise de petit déjeuner, il s'était fait apporter en cabine des œufs brouillés, des biscottes, une bouteille de champagne, un café filtre et du vermouth. Il avait rompu les biscottes en croûtons, arrosé copieusement ses œufs de vermouth et mangé le tout sans utiliser ses couverts, avec les doigts. Grace n'allait pas lui reprocher quoi que ce soit. Elle dormait. Alekhine lui laissa de quoi remplir une

coupe, c'est-à-dire de quoi égayer son réveil. Il posa le plateau-repas au pied du lit, plaça une petite cuiller dans le goulot pour que la joie du breuvage ne s'évente pas, puis se tourna vers elle. Sous la poudre de riz qu'elle avait omis d'ôter avant de se coucher et dont elle avait par conséquent tartiné l'édredon, il sentit une énergie moite, enveloppante et molle. Grace avait vieilli, constata-t-il. Il se demanda si elle avait été jeune un jour. Lorsqu'ils s'étaient mariés à Villefranche-sur-Mer en 1934, elle avait déjà seize ans de plus que lui. Ce matin, Alekhine avait quarante-sept ans. Il suffirait d'un minuscule effort mathématique pour déduire l'âge vénérable de Grace. La politesse nous l'interdit de l'écrire.

Jeune, marmonna-t-il en ôtant son pyjama, pourquoi le serait-elle? Que lui trouve-t-on à la jeunesse, sinon la dispersion? L'âge, en ce qu'il rapproche de la mort et de son ultimatum, renforce la volonté et simplifie les variantes. Comme dans les fins de parties, comme pour la mort des cygnes, il permet la libération d'une énergie furieuse, peut-être irrésistible... Sur ce, Alekhine noua une cravate tartan et sortit.

Il avait des yeux d'acier d'un bleu très pâle, piquants comme des aiguilles, une petite bouche crispée qui trahissait son caractère rigide, chauffé à blanc par la vanité et sujet à de fréquents emportements nerveux. Bel homme d'apparence robuste, il semblait pourtant se démener dans un fluide. Comme si la résistance de l'air jouait pour

lui à plein, comme si ses membres étaient englués, empêchés par une crème épaisse, Alekhine ne paraissait pas remuer mais nager. Ni sa mauvaise vue ni la torpeur du matin ne suffisait à expliquer cette singularité. Le responsable était plutôt ce troisième œil, ou cette ombre, qui le surveillait en permanence et l'obligeait à enrober chacun de ses gestes d'une préciosité ridicule. Il se composait. Il jouait le rôle qu'il s'était écrit pour lui-même. Par exemple, quand il tenait un verre ou manipulait une pièce sur l'échiquier (ce qui lui arrivait assez fréquemment), il avait l'habitude de tendre le petit doigt vers l'extérieur.

Sur la promenade, le temps était mauvais, voire hostile. Le deck était désert. Il s'agrippa au bastingage puis tira de sa poche une cigarette. Il plaça sa tête dans sa veste pour gratter une allumette comme les oiseaux placent leur bec sous une de leurs ailes. Le vent balaya ses bouffées les unes après les autres. On naviguait depuis douze jours. Hier, le *Miracle* avait dépassé les Açores. De l'avis d'Alekhine, l'archipel n'avait pas donné grand-chose : quelques cônes noirs à moitié engloutis où s'accrochaient des nuages. En s'embarquant à Buenos Aires, après une courte escale à Rio, il avait fallu dire au revoir à l'Amérique du Sud où Alekhine avait mené, un an durant, une vie de patachon, dans un été continu, de grand hôtel en grand hôtel, de casino en casino, d'hommages en victoires, d'open bar en open bar... Là-bas, il s'était continûment baigné

dans un cocktail sucré. Les villes qu'il avait visitées portaient d'ailleurs toutes des noms de cocktails. Il y avait eu Antofagasta, Belo Horizonte, Guayaquil ou Caracas. Il voguait vers Lisbonne maintenant, c'est-à-dire vers l'hiver et l'apocalypse sous forme de guerre mondiale. La température avait fraîchi. La lumière avait blêmi. Alekhine comprenait-il ce que cela signifiait? Avait-il conscience de passer du mojito au topinambour? Éprouva-t-il l'envie, même fugace, de faire demi-tour? Non. Pour lui, dans les claquements secs des drapeaux de signalisation, dans les remous qui léchaient les flancs du navire, ne se manifestait qu'une inquiétude assez diffuse, principalement météorologique.

Alekhine voyait beaucoup moins loin dans la vie que sur l'échiquier. Dans cet espace et ce temps que les êtres vivants s'accordent à nommer «réel», il ne prédisait pas l'avenir et ne commandait pas au destin. Au moment où il envoya valser son mégot d'une pichenette dans l'eau noire, il n'avait rien deviné de la mauvaise série qui l'attendait. Pourtant, le réel s'était chargé de lui envoyer quelques signaux. Il avait même eu la délicatesse de s'adresser à lui en suivant ses canaux de communication privilégiés qu'étaient les échecs et la boisson.

Quatre mois avant d'embarquer sur le *Miracle*, en marge du Tournoi des nations, au bar de l'hôtel Palacio de Buenos Aires, Alekhine buvait son premier whisky de l'après-midi avec Tartakover, qui avait à peu près le même âge que lui. Avec eux était assis un autre joueur, d'environ vingt ans leur cadet, qui jouait avec Tartakover dans l'équipe représentant la Pologne. Il s'appelait Mendel Najdorf. Il s'appellera bientôt Miguel Najdorf quand, faute de pouvoir rentrer chez lui du fait d'un accord entre deux équilibristes nommés Staline et Hitler, il lui faudra bien vivre quelque part et, puisqu'on y est, pourquoi ne pas choisir l'endroit où l'on se trouve ? Les frontières polonaises n'avaient pas cessé d'osciller entre l'Allemagne et la Russie depuis trois siècles, ce qui avait produit cette petite boutade géopolitique : « Les Polonais existent, la Pologne on ne sait plus ! »

C'était un moment de relâche. On parlait russe et échecs. Autour, les ornements habituels aux

palaces : du stuc, du velours, des dorures, des couleurs aux évocations aristocratiques comme le rouge sang ou le bleu roi.

L'Allemagne menait cette huitième Olympiade – l'autre nom du Tournoi des nations –, qui était un genre de coupe du monde où les joueurs, réunis en équipes, se battaient pour leur drapeau. Il y avait de quoi regretter la victoire de l'Allemagne. Les Allemands étaient crânes en ce moment. Ayant avalé l'Autriche, ils bénéficiaient de l'apport de joueurs autrichiens talentueux comme Eliskases, s'aliénaient en revanche le soutien de joueurs autrement plus talentueux, voire géniaux, comme Spielmann, qui était de race juive et ne pouvait par conséquent nullement appartenir à la nouvelle Fédération de la grosse et grande Allemagne soucieuse de retrouver la pureté de son sang germanique.

Tartakover avait de l'esprit, le crâne glabre, des petits yeux de souris très rapprochés que ses verres de lunettes épais comme des culs de bouteille grossissaient et rendaient mélancoliques, comme s'ils n'avaient pas été créés pour voir les choses d'ici-bas mais celles d'un ailleurs hypothétique. Najdorf avait, lui, l'air jovial et gourmand, bien sur terre, presque gymnastique, avec un nez bulbeux, des lèvres lippues qui, une fois mouillées de whisky, questionnèrent Alekhine au sujet du nombre de parties qu'ils avaient jouées l'un contre l'autre.

Où en étaient-ils, tous les deux ?

N'était-ce pas l'occasion de faire les comptes ?

Najdorf avait une idée derrière la tête. Il arbora un petit rictus de satisfaction – le petit rictus de celui qui voit plus loin que son adversaire – quand Alekhine lui rétorqua : « Deux nulles », tout en ayant l'air d'ajouter : « Ce qui est déjà admirable, jeune Najdorf. » Malgré son whisky d'avance, Alekhine fit signe au barman de le resservir. Ce Najdorf devait s'estimer heureux, songea-t-il en avalant plusieurs gorgées du liquide ambré fraîchement servi, or voilà que Najdorf prétendait avoir gagné une fois. Il l'affirmait même à haute et intelligible voix.

« Deux nulles et *une victoire*, Alexandre Alexandrovitch. Vous oubliez, Alexandre Alexandrovitch... vous oubliez que je vous ai battu à Varsovie il y a dix ans, dans une simultanée! »

Ces simultanées consistaient à jouer contre plusieurs adversaires en même temps. Alekhine pouvait à peu près aller jusqu'à cinquante. Elles étaient une source de revenus importante pour lui. Elles lui faisaient courir les clubs du monde entier et renforçaient sa notoriété auprès des « profanes » (Alekhine appelait ainsi ceux qui ne jouaient pas aux échecs, ceux qui ne comprenaient rien aux échecs, ceux pour qui jouer soixante parties d'échecs en même temps revenait à posséder soixante cerveaux).

« À Varsovie, dites-vous... Vous m'auriez battu à Varsovie ? »

— Oui ! Une fois ! »

Alekhine revit le grand hôtel néoclassique de

Varsovie. Il revit les lustres éblouissants et les joueurs assis dans la salle de bal. Tous étaient pincés dans des costumes sombres. Le début du siècle n'en avait pas encore terminé avec les fracs et les guêtres. Subsistaient des queues-de-pie et des bottines à boutons. En approfondissant son souvenir, il obtint le Najdorf du passé. Il ne le revit pourtant pas comme un être humain. Najdorf n'avait ni nez ni lèvres ni jambes, il était une lettre et un chiffre.

« Vous avez sacrifié une tour en b7, c'était vous? »

Oui, c'était lui. Appelons-le b7 tant qu'on y est... ne nous gênons surtout pas ! Ce sera toujours plus stable que « Mendel » ou « Miguel » et cela aura l'avantage de valoir dans toutes les langues. Des langues, il allait falloir en connaître beaucoup pour lire la liste des joueurs de ce tournoi, que la guerre allait transformer en exilés : Paulette Schwartzmann, Paulino Frydman, Sonja Graf, Gideon Ståhlberg, Paul Michel, Ludwig Engels, Albert Becker, Heinrich Reinhardt, Jiří Pelikán, Karel Skalička, Markas Luckis, Movsas Feigins, Ilmar Raud, Moshe Czerniak, Meir Rauch, Victor Winz, Aristide Gromer, Franciszek Sulik, Adolf Seitz, Chris De Ronde, John Francis O'Donovan, Zelman Kleinstein. Et encore, estimons-nous heureux de ne pas avoir à lire la liste des millions de ceux qui, restés en Europe, allaient être pulvérisés, gazés, enterrés, fusillés, asphyxiés, incendiés, occis, transformés en abat-jour, en oreiller ou en savon.

Ce b7 était un des rares exemples où le sacrifice d'une pièce était le premier rouage d'un mécanisme menant mécaniquement au mat. Les sacrifices avaient toujours de la superbe. Alekhine le reconnaissait volontiers. Ils étaient chevaleresques. Ils étaient romantiques. Ils stupéfaient. Le déjà cité Spielmann avait merveilleusement décrit leurs attraits dans un livre intitulé *L'Art du sacrifice aux échecs*. Refoulant ces considérations et la mention, toujours très désagréable pour lui, du très agaçant Spielmann, Alekhine se dit très heureux de retrouver l'audacieux b7. Il lui était resté quelque part, ce b7. Même après une décennie, quand on était Alekhine, on se souvenait de celui qui avait su vous surprendre.

Il sourit à Najdorf et leva son verre en son honneur.

«Vive vous! Vive b7!»

Bruits de glaçons, bruits salivaires, soupirs de contentement.

«Je voulais savoir, Alexandre Alexandrovitch...», reprit Najdorf, employant cette formule de politesse russe un peu lourde qui consiste à additionner le patronyme au prénom de son interlocuteur. «Je voulais savoir ce que vous alliez faire, Alexandre Alexandrovitch. Toutes sortes de rumeurs circulent et je sais qu'il y en a beaucoup parmi nous qui pensons à abandonner nos familles et nos biens, pour rester ici, en Amérique.»

N'importe qui, entendant Najdorf demander cela en septembre 1939, aurait pensé à la guerre éclair, à la coordination offensive des avions, des

tanks et de l'infanterie. Après tout, la Pologne était en cours d'annihilation. Elle opposait des lanciers à cheval à des chars d'assaut, et les premières tueries de masse étaient expérimentées au moyen de pots d'échappement de camions.

«Je doute que le match ait lieu... Nous verrons bien.»

De quoi Alekhine parlait-il?

«Le match, comme vous l'appellez, a déjà commencé!»

Ça se tendait.

Tartakover, qui se tenait entre les deux, arbitra.

«Najdorf, calmez-vous... Vous parlez de la guerre qui vient de se déclarer et Alexandre Alexandrovitch parle, lui, de la bataille pour le titre suprême! C'est bien le match retour contre Capablanca que vous évoquiez, Alexandre Alexandrovitch? Vous avez cru que Najdorf vous demandait si ce match allait avoir lieu! Vous avez cru que si tous ces gens décidaient de rester en Argentine plutôt que de rentrer en Europe, c'était pour assister à votre match... C'est cela?»

Alekhine était de nature sanguine, aussi s'énerva-t-il. On se souvenait de la fois où, défait un peu trop énergiquement par Spielmann (encore lui), il avait empoigné son roi et, au lieu de le coucher sur sa case comme le voulait l'usage, il l'avait balancé à travers le hall en manquant d'éborgner un spectateur.

«Et voilà que vous me reparlez de ce maudit match! Revoilà M. Capablanca! N'est-ce pas

clair entre lui et moi? N'est-ce pas tout à fait clair? Je l'ai battu. Le titre n'est plus à lui. Il n'aura de match retour que si toutes les conditions du traité de Londres sont réunies! Ça lui coûtera dix mille dollars¹!»

L'aspect d'Alekhine n'était déjà plus ce qu'il était au début de la conversation. Sa tête avait grossi. Quelques-uns de ses cheveux s'étaient émancipés de son peignage maniaque et tombaient sur son front. Il perdait son troisième œil, Alekhine, celui qui lui commandait d'avoir l'air de ne pas y toucher, de jouer aux échecs comme on jouerait au bridge ou au ping-pong, disons pour narguer l'ennui, avec un naturel imperturbable de gentilhomme. Piqué dans sa vanité, ses bas instincts le reprenaient. Il n'était pas le rêve de son troisième œil. C'était un bosseur et puis voilà, un artiste de volonté qui puait l'alcool et la transpiration, une boule d'énergie conquérante et rageuse, un être sans aisance qui voulait plaire tout le temps, et qui ne plaisait pas souvent.

Il en avait marre qu'on lui parle de Capablanca.

Encore l'autre jour, un type vaguement journaliste lui avait couru après pour le supplier d'accorder une revanche au Cubain. Alekhine ne s'était débarrassé du malotru qu'en se réfugiant dans les toilettes, en verrouillant la porte, en y patientant une heure, en se répétant que non, il n'avait pas peur de Capablanca. Grace était venue à sa rescousse. Elle avait éloigné

1. L'équivalent, de nos jours, de cent cinquante mille dollars.

l'importun et ils étaient remontés dans leur chambre, elle et lui, bras dessus, bras dessous. Alors, il lui avait répété toutes les bonnes raisons qu'il avait de détester son rival.

Car Alekhine détestait Capablanca. Il détestait l'amour que le public vouait à Capablanca, le génie inné de Capablanca, l'aisance sociale de Capablanca, la jolie jeune femme russe et frivole de Capablanca, le passeport diplomatique cubain de Capablanca, les rentes immobilières de Capablanca, le teint hâlé de Capablanca, l'élégance stricte des costumes anglais de Capablanca quand les siens faisaient qu'on le prenait pour un représentant en savons, la façon officielle qu'avait Capablanca de voyager en Russie quand Alekhine y était né sans avoir le droit d'y foutre les pieds, la chaleur avec laquelle Staline serrait la main de Capablanca quand ce même Staline venait de suicider son frère Alekseï, et jusqu'à ce nom de Capablanca, qui paraissait tout droit sorti d'un conte de fées, quand celui d'Alekhine était difficilement prononçable par les non-russophones et confondu avec le ridicule «Aliokhine» par les russophones... Il fallait dire que l'homme que son troisième œil voulait qu'Alekhine soit, Capablanca l'était naturellement, sans se forcer. Il fallait dire aussi qu'avant Alekhine, le champion du monde, c'était lui. Pour beaucoup trop de gens, c'était encore lui.

«Le champion du monde, c'est moi!»

Alekhine était en train de rappeler à son secours le souvenir de ce billet du 29 novembre

1927, douze ans plus tôt, reçu dans cette même ville de Buenos Aires, après une lutte sans merci, dans un français bourré de fautes d'orthographe qui témoignaient (avec volupté, naturellement) de l'ébranlement physique et moral du Cubain :

Cher monsieur Alekhine :

J'abandonne la partie. Vous êtes donc le champion du monde et je vous félicite pour votre succès.

Mes compliments à Mme. Alekhine

Sincèrement à vous

J. R. Capablanca

Malgré cette reddition sans équivoque, le spectre de Capablanca venait donc l'importuner au moment où il croyait se délasser avec du whisky glace et deux admirateurs béats... Si même les souvenirs les plus absolument joyeux n'étaient plus capables de s'imposer, songeait-il, où s'éclipser? Si sa propre mémoire, dans ses catégories les plus heureuses, ne constituait plus un repli fiable, où trouver le repos? Où s'échapper pour ne plus avoir à supporter les luttes à mort des loups parmi les loups?

«Ai-je répondu à votre question, Najdorf? Dix mille dollars! Pas un kopek de moins! Là, devant moi... Nous nous sommes mis d'accord à Londres! Capablanca a signé l'accord de Londres, alors? Il a même intérêt à se dépêcher car je ne vais pas tarder à retraverser l'Atlantique

et croyez bien qu'une fois de l'autre côté, en Europe, ce sera à lui de me payer les frais du voyage retour!»

Avec sauvagerie, dans le verre vide de Najdorf, Alekhine écrasa sa cigarette, se leva sans s'excuser, se coiffa de son chapeau noir, revêtit son manteau noir, empoigna la petite mallette noire qui contenait ce que contenait son esprit, à savoir des jeux d'échecs miniatures, des carnets bourrés de notes brouillonnes consacrées aux échecs ainsi que des revues échiquéennes tchèques, anglaises et soviétiques, puis il tourna le dos à ses confrères.

Tartakover donna une tape légère dans le dos de Najdorf.

« Allez, ne faites pas cette tête, Mendel... Voyons! La réaction d'Alexandre Alexandrovitch ne doit pas vous surprendre. Vous savez, je le connais depuis trente ans. Les échecs sont tout pour lui. Il leur a tout donné... »

Le regard de Najdorf était grave.

Pour lui aussi le jeu était tout.

« ... Non, Mendel. Plus que ça, bien plus que ça et bien *pire* que ça. »

Le temps et la traversée aidant, le souvenir désagréable de cette discussion avait coulé dans l'océan Atlantique. Parmi la mer houleuse de janvier et les vents et les brumes chargés d'embruns, emmitoufflé dans un pardessus qu'il avait fallu exhumer des malles, vêtu d'un smoking au col croisé, d'une écharpe en soie blanche et d'un nœud papillon de guingois, Alekhine s'était installé sur l'une des chaises longues. Une nouvelle fois seul sur le deck glissant, il avait chaussé ses lunettes pour reprendre ses notes relatives au tournoi Willington Drake de Montevideo. Son programme pour la soirée était d'achever cette étude, d'en tirer peut-être quelques lignes complaisantes et de se rendre au dîner, lequel serait suivi d'un concert.

Ces perspectives étaient réjouissantes, bien plus réjouissantes que la pensée quelque part en lui, têtue et fugace comme un courant d'air, de l'Allemagne et de la Russie en train de scier la tête de la Pologne, c'est-à-dire d'assassiner tous

ceux, parmi les Polonais, qui savaient réfléchir, tant il est de notoriété publique que pour tuer n'importe quel organisme, et cela vaut pour les pays et les peuples comme pour les écrevisses ou les poulets, le tronçonnage de tête est la méthode la plus définitive.

Alekhine constata qu'au Tournoi des nations, comme à celui de Willington Drake qui l'avait suivi, il ne s'en était pas trop mal tiré. Sur seize parties, il avait remporté neuf victoires et concédé sept nulles. Treize points donc, compta-t-il en pinçant son crayon entre ses lèvres... Il tira sur son ventre le plaid en laine bouillie qu'un steward venait de lui apporter, alluma une cigarette avec une gestuelle d'automate, sans paraître commander à ses mouvements, en donnant plutôt l'impression d'avoir depuis longtemps laissé son corps se débrouiller sans lui. Les pages de ses carnets étaient couvertes de sa grosse écriture bordélique. Alekhine annotait ses parties au crayon gras, principalement en russe et en français, mais aussi en allemand ou en anglais, en latin ou en grec ancien.

Lorsqu'il releva la tête, il aperçut le capitaine Duarte Almeida qui traversait le *Miracle* pour aller se changer dans sa cabine. Le dîner-concert lui imposait de revêtir un uniforme immaculé. Court sur pattes, l'officier portait pour le moment un vieux caban rougi par les coups de fer à repasser. Un pantalon bouffant enveloppait la quasi-totalité de ses chaussures à bout

carré et soulignait les dimensions minuscules de ses pieds. La peau brune, le nez épaté, l'oreille droite percée d'un anneau, Almeida remuait chez ses interlocuteurs le souvenir de ces navigateurs portugais du quinzième siècle partis pour l'autre bout de la terre sur des coquilles de noix afin de se couvrir d'or, de se frotter le corps d'épices et de dessiner des cartes cernées par des dragons. L'officier ôta sa casquette, s'inclina pour exécuter une sorte de révérence et parla à Alekhine dans un à peu près bon français.

« Bom jour, dotor Alekhine !

— Bonjour capitaine... Quel vent ! Quelle énergie autour de nous ! On dirait du Berlioz.

— Oui, le largo.

— Quelle vigueur, mon ami !

— Nous devons poucher les motores à fond, pour contrebalançar les courantes. Je suis anxieux de voir notre dîner de ce soir tanguer. Il ne faudrait pas que le potache nous douche.

— Le potache nous quoi ?

— Que la choupe se renverche, à cause des vagues.

— Ah... Eh bien, tant qu'il y a du mouvement, il y a de la vie ! N'est-ce pas ?

— Oui, dotor. Excusez-moi mon français que je ne le pratique plus. J'ai de la vergogne.

— Quand arriverons-nous, capitaine ?

— Dans trois journées.

— Merveilleux !

— Je dois vous dire... j'ai prévenu à Lisboa de votre presença à bordo.

— Tout à fait délicat de votre part, capitaine. Tout à fait délicat.

— Mon pays a l'honneur de recevoir le champion do mundo!

— Dites-moi, capitaine, les échecs y sont-ils en vogue?»

Le capitaine répondit que oui, bien entendu. Quel indigne pays ne prisait pas ce sommet de l'esprit qu'était le jeu d'échecs? Il était regrettable selon lui qu'aucun maître portugais d'envergure ne se soit encore manifesté. Mais, du fait de la présence illustre du Dr Alekhine, il était certain qu'une génération de prodiges lusitaniens écloreait bientôt. D'ailleurs, décidèrent-ils au même instant, il leur faudrait s'asseoir côte à côte au dîner-concert! L'honneur était si réciproque... Alekhine et Almeida pépièrent de cette façon un quart d'heure. L'un assurait l'autre de son importance, l'autre lui rendait la pareille. Dans la catégorie des passe-temps, les discussions futiles étaient ce qu'Alekhine préférait – quelques mots creux, quelques formules de politesse codées, et il était sûr de ne pas gaspiller les forces de son esprit pour les engager ensuite, exclusivement, sur l'échiquier.

Grace apparut au bout du deck. Elle semblait, vu son air chafouin, remontée comme une pendule. Elle était habillée de cette fourrure qui la rondissait, lui tombait jusqu'aux chevilles et lui donnait l'air comique d'un petit rongeur. Le capitaine salua dûment madame, mais s'éclipsa aussitôt. S'il se flattait de passer une soirée en

compagnie du champion du monde d'échecs, Grace lui semblait moins invitante. Elle était américaine et les Américains n'avaient aucun sens de la conversation. Esprits vulgaires, marchands anglais affranchis des politesses et de l'Histoire, ils ne croyaient qu'aux dollars. Bientôt, pensait tristement le marin, ils régneraient sur un monde universellement monnayable et l'on était en droit de se demander comment s'accommoder d'une telle brutalité.

Une fois seul avec elle, Alekhine changea d'attitude et redevint l'enfant mal dégrossi qu'il était peut-être avant tout. Quel âge avait Alekhine? Quarante-sept ans, comme le prétendait son passeport? Quatre-vingt-treize ans, comme l'aurait affirmé, au vu de la taille de son foie et de l'état de ses poumons, un laboratoire médical? «Seize ans», aurait répondu Grace parce qu'elle savait qu'à seize ans, des mains de Sa Majesté le tsar Nicolas II, pour sa victoire au tournoi panrusse des jeunes espoirs, il avait reçu ce vase en porcelaine de la couleur de ses yeux. Le trophée avait des anses en forme d'ailes de papillon. Comme s'il avait contenu son cœur, sa mémoire et toute son âme, Alekhine ne s'en séparait jamais.

«Tu te gardes de me réveiller quand tu te lèves, Tisha...»

Le sobriquet dont Grace usait pour désigner Alekhine avait jadis servi à caractériser le petit garçon qui se claquemurait dans sa chambre pour être à l'abri de ses domestiques et de ses précepteurs, dans la villa moscovite, opulente

et grotesque, de ses parents. Du russe тишина, qui signifie silence, « *tishna* » désignait, avec la pointe de tendresse dont l'enrobait la chuintante finale, le mutisme dans lequel le jeune Alekhine s'enfermait pour jouer. Trente ans plus tard, il n'avait pas cessé d'être l'enfant taiseux qui répondait par courrier aux problèmes d'échecs des journaux, et qui fumait trop d'écœurantes cigarettes de makhorka.

« Tu dormais, ma chérie, je ne vois pas pourquoi je t'aurais réveillée.

— N'empêche que j'ai l'impression que ça t'arrange bien, quand je dors.

— Je voulais reprendre mes parties de Montevideo et de Buenos Aires, je... »

D'un geste, Grace coupa court. Il s'agissait de ne pas confondre le jeu et la vie.

« Qu'est-ce qu'il te voulait, le capitaine ?

— Il m'a confirmé que nous serions à Lisbonne après-demain. Il a avisé la presse de notre arrivée... Ce soir, au dîner, nous serons assis à sa table. Il a tardé pour nous y mettre, je trouve. J'ai fait mine de ne pas m'en être rendu compte et de n'y attacher aucune importance. »

La main de Grace pointa le ciel du doigt. Elle sentait le jeu revenir. Il fallait réagir.

« Je t'ai prévenu, hein ? On ne va pas s'éterniser à Lisbonne !

— Tu me l'as dit hier, oui. Nous sommes tombés d'accord... Le débat est clos.

— Le temps n'est pas aux salamalecs. La France est en guerre. Tu es français.

— Russe de naissance, français du fait des circonstances ou peut-être par préférence, je ne sais plus. Mais, oui, je suis français. C'est indéniable. C'est écrit sur mon passeport, comme notre mariage, ma douce...

— Il n'y a plus de Russie. Ça n'existe plus, la Russie, ce n'est plus un pays.»

Les deux mains de Grace s'étaient ouvertes sur un vide.

«Elle continue d'exister dans mes souvenirs.

— Et c'est très bien, crois-moi ! La Russie est bien mieux dans ta tête, parmi tes souvenirs, que sous la coupe des Soviets !

— Pourtant, ce n'est pas vraiment la même chose...

— Du nerf, Tisha ! Pas de sensiblerie, s'il te plaît. Tu vas être mobilisé dans l'armée française et tu n'es pas un déserteur. Aux armes, citoyens. Formez vos bataillons. Marchons, marchons. Champion du monde plus déserteur égale déserteur.

— Grace, qu'est-ce que tu as ?

— J'ai froid, voilà. Et puis cette traversée m'ennuie.

— Ce n'est pas une raison pour venir me torturer !»

Pour Grace, si. Elle reprit ses petites additions.

«Champion du monde plus héros de guerre égale héros de guerre champion du monde.

— Mais enfin, la barbe !

— Je dis la vérité, Tisha.

— C'est surtout qu'il ne faudrait pas qu'on confisque nos avoirs en France!

— *Mes avoirs en France.* »

Il y avait le château de Saint-Aubin-le-Cauf en Normandie, un atelier à Montparnasse, des bronzes Art déco (deux nus, un cacatoès), des gravures de Jouve, quelques toiles fauves et des comptes bancaires à six chiffres. Le total était rondet et, comme Grace venait si subtilement de le souligner, tout était à son nom.

« Tu es charmante, Grace. Tu es même délicieuse. »

La situation n'était pas très confortable, pour Alekhine.

« Délicieuse *et* très généreuse, Tisha. Parce que les clubs d'échecs paient les bars et les hôtels, mais qui paie tout le reste ?

— Je sais, Grace. Je sais que tout ça, c'est grâce à toi.

— La pauvreté proverbiale des joueurs d'échecs, as-tu à en souffrir ?

— Non.

— Navigues-tu en première ?

— Oui, je navigue en première...

— Crois-tu que ton titre te suffise à voyager gratis en première ?

— Il est peu probable que la compagnie se paie avec des titres, fussent-ils mondiaux. Voulais-je vraiment m'embarquer ? Je ne sais pas. L'autre jour... un matin. Nous passions les Açores et tu dormais encore. J'ai fait les cent pas sur cette promenade parce que je n'arrivais pas à me sortir d'un mauvais pressentiment. »

Arthur Larrue

La diagonale Alekhine

« Le Dr Alekhine a traversé une guerre mondiale, une révolution et une guerre civile en jouant aux échecs. Par la seule force de son dévouement au jeu, il a pu survivre, disons comme un fakir sur un tapis de braises. C'est qu'aucun autre joueur ne peut se targuer de l'insigne honneur de vivre, par-dessus tout, *dans le jeu.* »

Mais la Seconde Guerre mondiale vient de se déclencher. Champion du monde d'échecs en titre, l'invincible Alexandre Alekhine se retrouve otage des nouveaux maîtres de l'Europe. Pendant que ses confrères juifs sont persécutés, la propagande nazie s'empare de son destin. De joueur, il devient joué...

« Un roman haletant, entre thriller initiatique et reconstitution historique. »

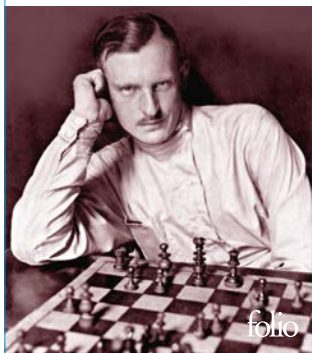
Le Parisien

« Un roman fascinant, fait de ruptures de style et de rythme, nouvelle réussite d'un écrivain singulier. »

Alexandre Fillon, *Les Échos*

Arthur Larrue

La diagonale Alekhine



LA DIAGONALE ALEKHINE

Arthur Larrue

Cette édition électronique
du livre *La diagonale Alekhine* de Arthur Larrue
a été réalisée le 23 mars 2023
par Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782073009326 - Numéro d'édition : 555313).

Code produit : U51261 - ISBN : 9782073009357.
Numéro d'édition : 555316

Ce document numérique a été réalisé par Soft Office